

Nicolas Bauche  
26 février 2005

## **Troie (Wolfgang Petersen)**

Amoureux transis l'un de l'autre, Pâris, prince de Troie, enlève Hélène, épouse de Ménélas, roi de Sparte, à la barbe de son mari. Le rapt déclenche un conflit sans précédent entre les puissantes cités de Sparte et de Troie. Quand le bel hymen rime avec guerre...

Wolfgang Petersen n'est pas un génie : d'ailleurs, peu d'entre eux ont posé leur regard sur le texte classique de l'*Odyssée*, le plus souvent relégué au péplum et à la surcharge des faiseurs. Mais l'accueil critique réservé à *Troie* est des plus surprenants et des plus injustes : une véritable levée de boucliers s'oppose au film, décriant la grandiloquence du projet. Il y a, bien sûr, quelque chose de pompier dans le film que le cinéaste allemand recherche et assume. Sa vision est loin d'être une reconstitution proche de la réalité historique : une civilisation archaïque où deux peuplades, quelques poignées d'hommes se livrent bataille. Tout ici est enflé : la vision panoramique des vaisseaux spartiates lancés contre Troie ou les scènes de combat. Des centaines de navires gonflent l'océan à l'infini, les figurants et les effets spéciaux se confondent jusqu'à ne plus être distingués les uns des autres.

Pourtant, *Troie* n'est pas une coquille vide. Petersen a eu le courage et l'intelligence d'unir des comédiens que rien ne prédestinaient à jouer les uns à côtés des autres : chez lui, Brad Pitt descend de Julie Christie, Orlando Bloom et Eric Bana ont été engendrés par Peter O'Toole. C'est dans les face-à-face que le film trouve son véritable intérêt : quand le temps se crispe pour devenir mémorable, les couples se confient leurs angoisses. Hélène (Diane Kruger) suit Pâris (Orlando Bloom) mais lui fait part du malheur d'un tel choix ; Thétis (Julie Christie) annonce à son fils Achille (Brad Pitt) l'alternative tragique qui se pose à lui : vivre et être oublié ou devenir un héros à Troie mais mourir. Tous les personnages, hagards, font face à leur destin. Plus qu'une histoire d'honneur et de cocuage, *Troie* est une machine historique qui broie des vies humaines. Brad Pitt, tout muscles et arrogance dehors, trouve en ces moments une dimension poignante : le monolithe brutal fait place à un individu face à sa conscience.

L'aspect le plus réussi du film consiste en sa relecture de l'aspect divin de l'*Odyssée*. Dans le texte, les dieux sont des protagonistes, ils interviennent, soutiennent tel ou tel camp : la mythologie hellène entremêle hommes et divinités en une curieuse féerie qui prête aux uns les caractéristiques des autres. Petersen opte pour une terre sans transcendance : Achille décapite la statue d'Apollon, gardienne de Troie et Hector, convaincu qu'aucun *deus ex machina* n'interviendra en faveur d'un dénouement heureux, remet en cause l'existence divine. La transcendance se confond alors avec cette certitude qu'ont les personnages de couler leurs noms dans le bronze au péril de leur vie.

Outre Atlantique, le film de Lars von Trier, *Dogville*, a été fraîchement accueilli : on montre du doigt son anti-américanisme et son formalisme esthétique. De notre côté de l'océan, les films de guerre américains, même lorsqu'ils prennent le nom de cité maudite, nous rappellent trop l'actualité. Ne faisons pas aux films des procès idéologiques ! A sa manière, *Troie* défend un aspect sans lequel le cinéma ne serait pas : la surenchère.

Critique : Nicolas Bauche

© Les Cafés Géographiques - [cafe-geo.net](http://cafe-geo.net)